DE L'AMOR PER LA PARAULA:
Estudis en homenatge al professor José Enrique Gargallo Gil
2026, pp. 53–64, https://memoriadelcor.org

SUR TROIS EXPRESSIONS MÉTÉOROLOGIQUES DU FRANÇAIS DU NORD DE LA FRANCE

Esther BAIWIR
Université de Lille

En picard, on dit que «Dins ch'Nord, quind ch'timps i est nin à l'pleuve, ch'est qu'i quet d'jà inne bonne drache».[1] Et force est de constater que pour désigner les phénomènes météorologiques, le vocabulaire du nord de la France, en français comme en picard, est plus riche dans le champ sémantique de l'eau que dans celui du soleil.

Notre contribution s'intéressera à trois expressions françaises emblématiques de la météo du Nord —*faire cru*, *dracher* et *pleuvoir à dique et daque*—, en guise de un clin d'œil aux recherches de notre ami José Enrique Gargallo Gil, dont les travaux constituent aujourd'hui une référence majeure en paremiologie romane, notamment dans l'étude des proverbes et dictons météorologiques. Son rôle majeur dans des projets comme la base BADARE ou son prolongement ParemioRom a permis de donner une visibilité scientifique à un patrimoine linguistique parfois délaissé. En montrant à la fois les continuités héritées du fonds roman commun et les fortes spécificités régionales, ses recherches éclairent les liens profonds entre langue, territoire, climat et savoirs populaires. Cher Enrique, nous sommes rencontrés dans le cadre de l'ALiR, puis tout récemment revus à l'occasion de notre élection commune comme conseillers délégués auprès du Bureau de la Société de Linguistique Romane (2025-2028). Puisse ce mandat nous donner d'autres occasions de nous croiser!

[1] Dans le Nord, quand le temps n'est pas à la pluie, c'est qu'il tombe déjà une grosse averse.

1. LA RÉGION ET SA DESCRIPTION LEXICOGRAPHIQUE

Le nord de la France se caractérise par une identité socio-culturelle et géographique fortement marquée, héritée d'un passé industriel et rural, ainsi que de contacts historiques avec la Belgique et les Flandres. Au niveau linguistique, les communautés locales ont depuis longtemps composé avec la co-présence de la langue picarde et du français, dans une diglossie toujours renégociée et avec, dès l'individuation de ces variétés, des contacts et échanges entre les deux. Le français parlé aujourd'hui est loin d'y être homogène, mais chez la plus grande part des locuteurs, des traits peuvent être considérés comme régionaux. Ces régionalismes sont parfois perçus comme des stigmates sociaux ou culturels, associés à des images de rusticité et/ou de classe populaire, ce qui peut influencer la transmission et la valorisation de ces formes dans les générations plus jeunes. D'autres, moins conscients, passent inaperçus jusqu'au moment où le locuteur ou la locutrice s'éloigne de sa région. Divers facteurs socio-historiques participent à expliquer la variation d'usage et les jugements attribués à cette variation (v. entre autres Houdebine 2016 ou Baiwir 2025). Elle a aussi fait l'objet d'un travail de description scientifique, en particulier en ce qui concerne le lexique, dans le cadre du développement de la lexicographie différentielle, mettant en évidence les spécificités d'un espace donné par rapport au français de référence (v. par exemple Poirier 2003, Glessgen / Thibault 2005, Thibault 2008 ou Kristol 2014).

Longtemps reléguées au rang de particularismes marginaux, les formes lexicales, sémantiques ou phraséologiques sont désormais considérées comme des témoins essentiels de la diversité linguistique et culturelle du français. L'étude des régionalismes permet ainsi de mieux comprendre les dynamiques de variation, de transmission et de vitalité des usages, tout en contribuant à la valorisation des patrimoines linguistiques régionaux.

Pour cette contribution, nous avons souhaité mesurer la vitalité de trois termes de français régional liés au champ lexical de la météorologie, cher au récipiendaire de cet hommage, à travers d'une part une enquête de terrain, et d'autre part, une recherche dans les dictionnaires de référence que sont le *Dictionnaire des Régionalismes de France* (DRF), la Base de données lexicographique panfrancophone (BDLP) et le récent *Dictionnaire des francophones* (DDF). On a consulté également le *Wiktionnaire* et, incontournable pour notre objet, le *Parler du Nord Pas-de-Calais* de Fernand Carton et Denise Poulet (2006).

2. L'ENQUÊTE: MÉTHODE

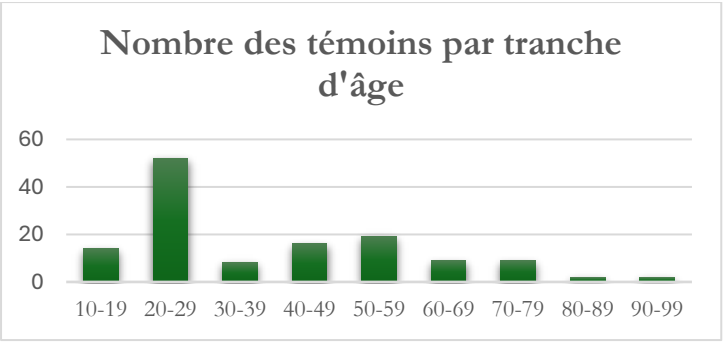
Les trois expressions visées ont été soumises à 131 témoins, avec le concours d'étudiants de Lettres Modernes de l'Université de Lille [2] et de leurs réseaux (familles, amis, voisins). Les répondants et répondantes que nous avons conservés dans les données sont tous issus du Nord ou du Pas-de-Calais ou y ont passé la plus grande partie de leur vie. Le profil des témoins était constitué des informations suivantes : âge, sexe, diplôme le plus élevé d'un parent, département d'origine ou lieu où s'est déroulée la plus grande part de vie.

Les répondants ont été interrogés sur leur connaissance des trois items, selon la grille suivante : je ne connais pas / j'ai déjà entendu / je connais mais n'utilise pas / je connais et utilise. Ils devaient ensuite produire un jugement diastratique et diatopique des items, en cochant éventuellement plusieurs options (français « correct », populaire, vulgaire, régional ? Si régional, de quelle région ?). Enfin, il était proposé de fournir un exemple d'emploi, une précision sémantique ou un commentaire.

Parmi nos 131 témoins, on relève 58 hommes et 72 femmes (une personne préférant ne pas répondre). L'âge moyen est de 37,9 ans, mais avec des générations davantage représentées, celles de nos étudiants et de leurs parents.

Les témoins hors de l'actuelle région des Hauts-de-France ont été écartés. La répartition géographique fait sans surprise une part belle aux gens du Nord (89), puis du Pas-de-Calais (37), enfin de la Somme (3), de l'Aisne (3) et de l'Oise (2), certains témoins ayant coché plusieurs propositions.

Les données recueillies ont fait l'objet d'une analyse quantitative, permettant de dégager des tendances générales et de mettre en évidence d'éventuelles corrélations entre variables sociales et pratiques langagières d'une part, entre le terrain et la description lexicographique qui en est faite d'autre part.



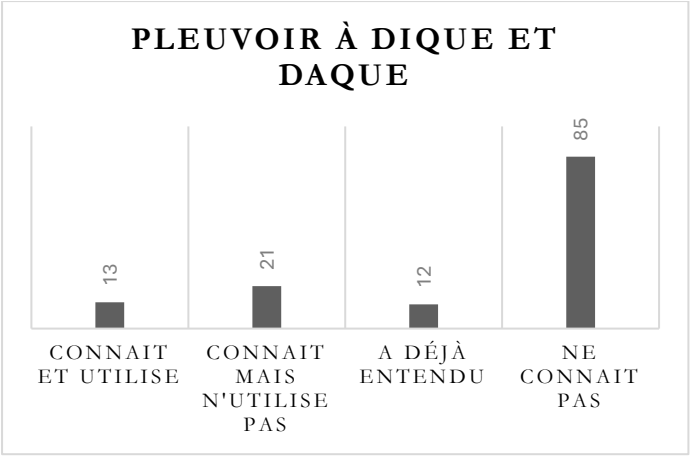
[2] Nous remercions en particulier le groupe de Lexicographie et lexicologie (L3 de Lettres Modernes, 2025-26), qui s'est prêté à l'exercice de l'enquête de terrain et qui a fréquenté les dictionnaires régionaux afin de comprendre les enjeux de la variation du français.

3. *PLEUVOIR A DIQUE ET DAQUE*

La locution *pleuvoir à dique et daque* –ou même seulement *dique et daque* (var. orthographique *dic et dac*)–, probablement d'origine onomatopéique,[3] n'est présente ni dans le DRF, ni dans le DDF. On n'en trouve pas trace non plus dans la BDLP ou dans le *Wiktionnaire*. Le seul de nos ouvrages de référence à en faire mention est le *Parler* de Carton et Poulet, sous *dique et daque (à -*). Trois sens sont relevés : 1. dans tous les sens ; 2. en désordre ; 3. en grande quantité. C'est sous ce troisième sens qu'est mentionné l'exemple *il pleut à dique et daque*. On citera tout de même la présence de l'expression sur le site *Banque chtimi*[4] qui recense les mots et expressions en picard, ce qui invite à y voir un emprunt à cette langue.

Les résultats de notre enquête montrent que la locution est inconnue de 65 % des enquêtés (soit 85 témoins). Parmi ceux qui la connaissent, seules 13 personnes disent l'utiliser.

Au niveau sémantique, les témoins qui ont commenté la locution[5] relèvent souvent la dimension intensive de la pluie; *pleuvoir à dique et daque*, c'est 'pleuvoir fort' (15 occurrences) voire 'très fort' (1 occurrence), 'en grande quantité' (1 occ.), 'abondamment' (1 occ.), 'à torrent' (1 occ.) ou 'en grande quantité' (1 occ.). Plus génériquement, c'est 'pleuvoir beaucoup' pour 6 témoins, sans que soit précisé s'il s'agit de durée ou d'intensité.



[3] À rapprocher de Art. *dique-daque* 'tic-tac', classé sous TIKK- FEW 13/1, 327a.
[4] https://banquechtimi.blog4ever.com/la-meteo (consulté le 17 décembre 2025).
[5] On ne reprend pas ici les commentaires sémantiques des témoins ayant signalé ne pas connaître la locution.

Aucune corrélation avec le sexe n'a été identifiée; en revanche, le critère du niveau de diplôme le plus élevé de l'un des parents distingue la catégorie des témoins ayant «déjà entendu»; on y retrouve 10 personnes (sur 12) dont l'un des parents a au moins le baccalauréat, et 6 sur 12 dont l'un des parents a un diplôme équivalent à 3 ou 4 années d'études post-bac, ce qui est significativement plus élevé que dans l'ensemble de notre panel (41 sur 131, soit moins d'un tiers). S'il est sans doute imprudent de tirer des conclusions sur de tels chiffres, il semble tout de même que la locution puisse faire partie d'un bagage «culturel» qu'on peut être amené à rencontrer, même sans se l'approprier.

Quant au jugement diasystémique, il autorisait, on l'a dit, à étiqueter diversement la même unité. Le relevé des mentions permet de montrer la forte identification populaire et /ou régionale de la locution:

	« correct »	**populaire**	**vulgaire**	**régional**	**Sans réponse**
Connait et utilise	1	8		11	1
Connait mais n'utilise pas		13	1	13	2
A déjà entendu		6		8	2
Ne connait pas	8	24	6	23	32

Mais le critère de distinction le plus net est celui de l'âge moyen par catégorie; ainsi, les personnes qui ne connaissent pas la locution ont une moyenne d'âge de 33,7 ans; celles qui l'ont déjà entendue, 31,7 ans; celles qui la connaissent sans l'utiliser, 44,8 ans; enfin, les personnes qui l'utilisent ont en moyenne 59,9 ans. L'expression, plutôt rare et qui semble issue du substrat picard, est donc en usage actif chez les locuteurs les plus âgés, indice de fragilisation intergénérationnelle qui ne lui augure pas d'un avenir très prometteur.

4. *IL FAIT CRU*

La seconde locution retenue est plus présente dans la lexicographie. Elle est évidemment présente dans le *Parler* de Carton et Poulet, mais donnée comme simple exemple de l'adjectif *cru* 'froid et humide': *il fait cru aujourd'hui* (à côté d'un second exemple: *quand on rentre son linge trop tard le soir, il est cru*).

Elle fait l'objet de cette description dans le DRF (s.v. *cru*):

> ça/il fait cru loc. verb. impers. «il fait un temps froid, humide et pénétrant». *Il faisait cru le matin* (M. Chaulanges, *La Terre des autres,* 1971, 122). *Il fait bien cru. Ça sent la neige*

(GuichonnetSavoy 1986). *Il fait cru aujourd'hui* (CartonPouletNord 1991). *Mets ton anorak, ça fait cru aujourd'hui* (GagnySavoie 1993). *Aujourd'hui, il fait cru, mets ton tricot* (MichelNancy 1994).

L'adjectif seul est plus longuement traité, et l'enquête qui a été menée pour ce dictionnaire entre 1994 et 1996 donne un taux de reconnaissance de 100% de l'adjectif dans le Nord et le Pas-de-Calais, ainsi qu'en Ardennes, dans le Doubs, la Meuse (nord) et la Haute-Saône.

Dans la BDLP, l'adjectif *cru* est présent dans les corpus québécois, belge et suisse, et la locution *faire cru* dans les corpus belge et suisse. Historiquement, cette aréologie nous invite à y voir une forme vieillissante issue du français. Le commentaire du DRF précise que le sens 'humide' apparaît dès le XIVe siècle chez Froissart, originaire de Valenciennes. Et l'autrice de la notice, Jacqueline Mandret-Degeilh, de conclure : «L'ancienneté et la grande diffusion du fait donnent à penser qu'il peut s'agir d'un emploi populaire, autrefois plus général, qui n'a jamais pénétré le français de référence» (DRF, s.v. *cru*).

Dans le *Wiktionnaire*, la locution fait l'objet d'un article, mais qui ne mentionne pas sa présence en France. Curieusement, aucun renvoi n'existe vers l'article consacré à l'adjectif *cru*, qui recense 10 sens pour celui-ci, dont le 9e nous intéresse: «(Québec) (Suisse) (Belgique) (Nord de la France) (Savoie) En parlant du temps, froid et humide. Il fait *cru* ce matin» (https://fr.wiktionary.org/wiki/cru, 17 décembre 2025).

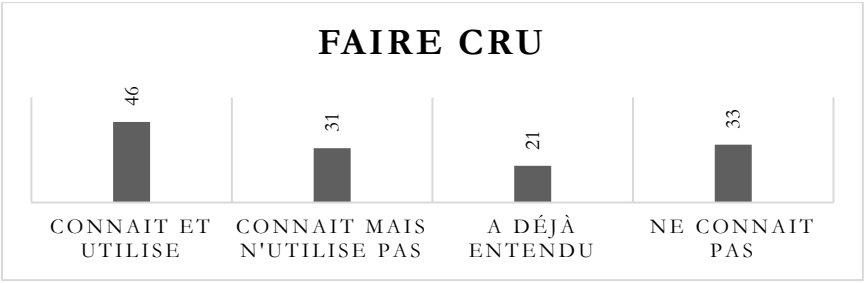


Fig. 1. https://fr.wiktionary.org/wiki/faire_cru, consulté: 8/12/2025.

Quant au DDF, il propose deux fiches *faire cru*, l'une renvoyant à l'article du *Wiktionnaire*, l'autre au corpus suisse de la BDLP. L'adjectif seul est, lui, présent dans 13 fiches allant de la Belgique à la Savoie, en passant par la Suisse et le Québec. On le voit, l'assise géographique de cette unité lexicale est historiquement bien plus large que la précédente.

Au niveau de notre enquête, l'expression est bien mieux connue de nos témoins, puisque 98 d'entre eux (soit 75%) l'a déjà entendue ou la connait.

Ici aussi, la moyenne d'âge augmente avec le degré de familiarité: 25,1 ans en moyenne pour les témoins qui ne la connaissent pas, 28,9 pour ceux qui l'ont déjà entendue, 45,2 pour ceux qui la connaissent passivement et 46,2 pour ceux qui l'utilisent. Le décalage entre ces deux derniers groupes, essentiel pour estimer la transmission de l'unité à la génération suivante, est moins grand que pour *pleuvoir à dique et daque*.



Quant à l'évaluation diasystémique, si les jugements «populaire» et «régional» sont les plus souvent cités, on remarque que pour la moitié des personnes qui utilisent la locution, celle-ci est jugée «correcte»:

	«correct»	**populaire**	**vulgaire**	**régional**	**Sans réponse**
Connait et utilise	13	25	1	22	2
Connait mais n'utilise pas	10	16	1	9	5
A déjà entendu	3	8		7	7
Ne connait pas	2	12	1	1	18

Lorsque les témoins lui attribuent deux marques, il s'agit le plus souvent de «populaire» et «régionale» (pout 15 témoins). Seuls deux témoins ayant choisi la marque «correcte» estiment que la locution est également «régionale». Exprimé

autrement, cela signifie que lorsque la dimension diatopique est identifiée, l'unité est presque toujours marquée aussi diastratiquement. Par ailleurs, tout comme pour *pleuvoir à dique et daque* mais plus nettement encore, il est intéressant de noter que les personnes qui ne connaissent pas la locution l'évaluent souvent comme «populaire», comme si son absence dans leur idiolecte était signe de moindre prestige. Cela revient, à l'inverse, à légitimer leur méconnaissance de la tournure par l'exclusion de celle-ci de la langue normative.

Ni la variable de genre, ni celle du diplôme des parents ne semblent affecter nos résultats. En revanche, une certaine différence apparaît selon le département. Dans le Pas-de-Calais, sur 27 personnes qui connaissent (un peu ou beaucoup) la locution, 20 disent en avoir une utilisation active, soit 74% des témoins; dans le Nord, sur 66 personnes qui la connaissent, 25 disent l'utiliser, soit seulement 38%.[6] Ceci tend à suggérer que la locution se transmet davantage dans le Pas-de-Calais, où l'on peut donc être plus serein quant à sa pérennité.

5. DRACHER / IL DRACHE

Enfin, comment ne pas se pencher sur ce verbe emblématique du français du Nord de la France et de la Belgique qu'est *dracher*!

Il est curieusement absent du DRF. Dans la BDLP, il n'est recensé que pour la Belgique,[7] avec la définition suivante, s.v. *il drache*: (fam.) il tombe une pluie battante; il pleut à verse. Le *Wiktionnaire* lui consacre un article et le localise en Belgique, dans le Nord de la France, en Ardennes et en Lorraine, avec le sens 'pleuvoir fortement'. Quant au DDF, il localise le verbe en Belgique et en Lorraine, au Rwanda et en République démocratique du Congo. Sous *drache* se retrouvent également des formes conjuguées.[8]

Son étymologie est bien connue et documentée; il provient du flamand *draschen* «pleuvoir à verse» (v. FEW 15/2, 68b). Mais son histoire romane est complexe, car il s'est invité à la fois dans les langues endogènes de Wallonie, le wallon, le picard, et dans le français régional de Bruxelles. Son expansion au-delà des frontières belges s'est sans doute appuyée largement sur le picard, mais cette histoire précise reste à écrire.

---

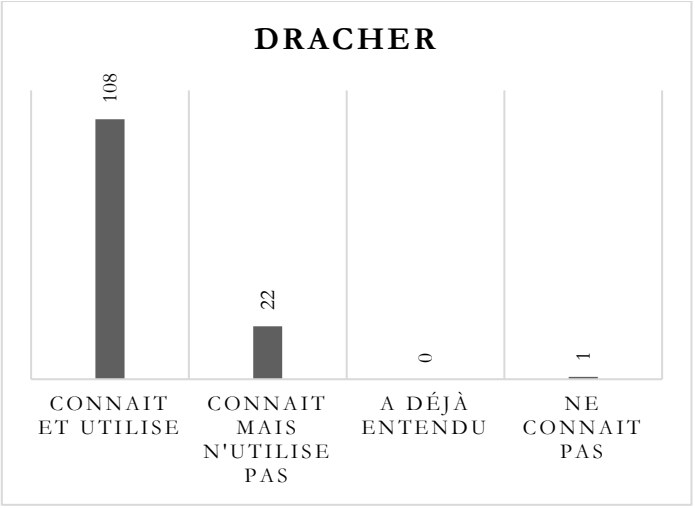
[6] Sur des chiffres aussi faibles, les pourcentages ont une valeur statistique faible; c'est avec prudence que l'on en tire des conclusions.

[7] Dans la rubrique Francophonies, il est précisé toutefois qu'il est également employé dans le Nord de la France (Nord-Pas-de-Calais, Ardennes), en République démocratique du Congo et au Rwanda.

[8] Une gestion malheureuse de l'homonyme au sein du DDF étend à toutes les fiches *drache* l'étymon *DRASCA 'résidu du malt' (occitan «dracho»), valable uniquement pour *drache*, *drêche*… 'résidu de céréales'.

Sans surprise, le verbe est très largement connu (130/131) et utilisé (108 sur 131) par nos témoins, indépendamment de leur âge, leur sexe ou le diplôme des parents.

Nos témoins[9] sont très conscients du caractère régional du verbe, et la moitié d'entre eux le jugent populaire :



	« correct »	populaire	vulgaire	régional	Sans réponse
Connait et utilise	8	60	13	81	9
Connait mais n'utilise pas		9	3	11	3

Cet exemple illustre que les critères de régionalité ou de marquage diastratique peuvent ne pas être un frein à l'usage d'un mot. Le contenu sémantique à lui seul ne justifie pas non plus un tel engouement; en effet, seuls 31 témoignages ont fourni une précision distinguant *dracher* de *pleuvoir*: 'pleuvoir fort' (22), 'à verse' (4), 'beaucoup' (2), 'énormément' (1), 'grosse pluie' (2).[10] Il est donc souvent simple synonyme de *pleuvoir*.[11] Le recours à ce verbe dit donc *autre chose* que la simple nuance d'intensité. C'est, selon nous, justement parce qu'il est conscientisé comme régional et qu'il désigne une réalité emblématique, la pluie, véritable totem de l'identité des

[9] La seule personne disant ne pas connaître le verbe est une dame de 89 ans, jugeant le terme populaire et régional. Nous ne gardons pas cette ligne dans le tableau sur la base de ce seul témoignage.

[10] De nombreux témoins n'ont rien précisé. Dans 38 cas, les gloses fournies étaient simplement «pleuvoir».

[11] Du moins dans son acception hypéronyme; en revanche, il ne nous semble pas possible de le rencontrer pour renvoyer à une faible pluie, comme synonyme de *pleuviner*, par exemple.

Hauts-de-France, qu'il est aussi vivant. On notera d'ailleurs que sa vitalité est telle qu'il s'étend de plus en plus largement, dans un mécanisme de dérégionalisation visible par exemple dans les enquêtes de Mathieu Avanzi (2017). Ce mouvement d'expansion explique probablement son absence du DRF (dont les enquêtes ont eu lieu dans les années 1990, époque à laquelle sa présence en France avait sans doute été jugée trop faible) et l'extension géographique réduite signalée dans la BDLP (qui n'est plus mise à jour depuis 2014, et dont les ressources pour la Belgique et la France datent des années 2000).

6. CONCLUSIONS

Les unités étudiées montrent des dynamiques d'usage contrastées. Le verbe *dracher* apparaît comme le plus largement connu et utilisé, y compris chez les témoins les plus jeunes, ce qui atteste de sa forte vitalité dans le français de la région. L'expression *faire cru*, bien que toujours comprise par une majorité des enquêtés, semble davantage cantonnée aux locuteurs plus âgés, ce qui suggère un léger recul de son usage actif. Enfin, *pleuvoir à dique et daque* se distingue par une vitalité plus fragile: l'expression est souvent inconnue, son emploi effectif est marginal et le fait des locuteurs les plus âgés.

L'analyse de la variable du sexe ne fait pas apparaître de différences significatives dans les pratiques déclarées. Ce résultat suggère que ces régionalismes météorologiques relèvent davantage d'une transmission communautaire large que de pratiques langagières genrées.

Un aspect qui n'apparaît pas directement, mais qui est perceptible dans certaines remarques marginales des témoins, c'est la dimensions ludique de leur emploi. Ainsi d'un jeune de 15 ans, qui explique : «on ne prend pas les expressions du Nord au sérieux, c'est pour ça qu'on ne les utilise pas tout le temps», ou cette femme de 21 ans, qui précise que ces expressions la «font rire» et qu'elle «aime bien relever certains mots régionaux dans les discussions (…) avec d'autres gens».

Toutefois, dans les remarques périphériques, la double dimension la plus fréquente est le tiraillement entre un jugement dépréciatif au regard de la langue «normative» et l'importance patrimoniale et identitaire de ces expressions. Ainsi, un témoin de 46 ans explique : «souvent, on a l'impression que ce n'est pas un français «correct». Pourtant, ça reste un petit patrimoine de la région. Alors on évite de trop les utiliser dans certains contextes»…

Quant au traitement lexicographique dont nos mots font l'objet, il est très inégal. Notre analyse montre tout l'intérêt des projets collaboratifs et vivants, tels que le *Wiktionnaire*, bien à même d'épouser finement les évolutions des pratiques. Encore

faut-il que ces pratiques soient conscientes chez les contributeurs et contributrices, ce qui n'est pas toujours le cas pour les unités historiquement orales.[12] On a également vu qu'il est important que les outils se donnent toujours à lire pour ce qu'ils sont ; lorsqu'une ressource est figée, par exemple dans le cas d'un dictionnaire physique simplement mis en ligne, l'époque qu'elle décrit doit être identifiable et prise en compte.

D'un point de vue méthodologique, consulter des outils lexicographiques multiplies est certainement une bonne stratégie pour saisir la pluralité des usages du français. Mais donner la parole aux locutrices et locuteurs permet de comprendre plus finement les enjeux et la vitalité de ces mots qui échappent (encore un peu) au rouleau compresseur de la norme prescriptive.

Le français tel qu'il est parlé au nord de la France recèle encore bien des trésors et bien des particularités, qui continuent à vivre et qui, parfois, se développent au point de perdre leur marque. La corrélation entre l'origine des unités (emprunt au flamand, archaïsme du français, substrat picard) et leur vitalité interroge ; il conviendrait d'y revenir à la lumière d'autres exemples. À nous, donc, de continuer à prêter l'oreille au peuple qui vit et qui décrit son monde avec ses mots, avec le même goût des gens et des mots que le récipiendaire de ces lignes.

BIBLIOGRAPHIE

AVANZI, Mathieu (2017): «La *chasse aux belgicismes* cartographiée», *Le français de nos régions*, Blog https://francaisdenosregions.com/2017/12/08/la-chasse-aux-belgicismes-cartographiee/ (consulté : 10/12/2025).

BAIWIR, Esther (2025): «Picard, langue désirable? Données d'enquêtes sur les représentations liées à la langue picarde en France et en Belgique», *Bien Dire et Bien Aprandre*, 40, p. 153-172.

BDLP = QUEMADA, Bernard *et al.* (1980-): *Base de données lexicographique panfrancophone*, https://www.bdlp.org/ (consulté : 10/12/2025).

CARTON, Fernand et POULET, Denise (2006): *Le Parler du Nord Pas-de-Calais*. 2e édition revue et augmentée. Paris: Bonneton.

DDF = BONNET, Gilles (dir.): *Dictionnaire des francophones*, https://www.dictionnairedesfrancophones.org (consulté : 10/12/2025).

DRF = RÉZEAU, Pierre (2001): *Dictionnaire des régionalismes de France : géographie et histoire d'un patrimoine linguistique*. De Boeck-Duculot, https://drf.4h-conseil.fr/index.html (consulté : 10/12/2025).

[12] À ce sujet, l'estompement entre oral et écrit dans certaines pratiques (SMS, vocaux, etc.) rebat peut-être les cartes.

FEW = VON WARTBURG, Walter (1922-2002): *Französisches Etymologisches Wörterbuch*. Bonn, Leipzig, Basel: Fritz Klopp / B. G. Teubner / Helbing & Lichtenhahn / Zbinden. 25 vol.

FRANCARD, Michel (éd.) (1993), *L'insécurité linguistique dans les communautés francophones périphériques, Actes du colloque de Louvain-la-Neuve, 10-12 novembre 1993*, publiés dans *Cahiers de l'Institut de linguistique de Louvain*, 19 (3-4).

GARGALLO GIL, José Enrique (dir.) (2012 -): *ParemioRom. Paremiología romance: refranes meteorológicos y territorio*. http://stel.ub.edu/paremio-rom (consulté : 10/12/2025).

GLESSGEN, Martin-Dietrich et THIBAULT, André (2005): « La *régionalité linguistique* dans la Romania et en français », dans GLESSGEN, M.-D. / THIBAULT, A. (éds), *La lexicographie différentielle du français et le Dictionnaire des régionalismes de France. Actes du Colloque en l'honneur de Pierre Rézeau*. Strasbourg: Presses Universitaires de Strasbourg, III-XVII.

HOUDEBINE, Anne-Marie (2016): «Le Centralisme linguistique. Brève histoire d'une norme prescriptive», *La Linguistique*, 52, p. 35-54.

KRISTOL, Andres (2014): «Une francophonie polycentrique : lexicographie différentielle et légitimité des français régionaux», dans GREUB Y. / THIBAULT, A. (éds): *Dialectologie et étymologie galloromanes: Mélanges en l'honneur de l'éméritat de Jean-Paul Chauveau*. Strasbourg : Éditions de Linguistique et de Philologie, p. 275-290.

POIRIER, Claude (2003): «Variation du français en francophonie et cohérence de la description lexicographique», dans CORMIER M. C. / FRANCŒUR, A. / BOULANGER, J.-C. (éds.), *Les dictionnaires Le Robert*. Montréal: Presses de l'Université de Montréal.

POIRIER, Claude (2004): «*Une représentation dynamique de la francophonie: la base de données lexicographiques panfrancophone*», *Québec français*, 134, p. 97-99.

THIBAULT, André (2008): «Lexicographie et variation diatopique: le cas du français», dans COLOMBO, M. / BARSI, M. (textes réunis par): *Lexicographie et lexicologie historiques du français. Bilan et perspectives*, Monza, Polimetrica International Scientific Publisher, p. 69-91.

Wiktionnaire = https://fr.wiktionary.org/wiki/Wiktionnaire:%C3%80_propos (consulté : 10/12/2025).